

Nous nous promenant pendant quelques minutes en silence, elle, trop oppressée pour pouvoir parler, moi fort embarrassé de mon rôle, et ne sachant pas si je devais me réjouir dans mon amour ou souffrir dans ma vanité.

Tout à coup, madame Daubray, quittant mon bras, se posa en face de moi, et, me bouleversant d'un regard que le masque rendait plus brillant encore, me dit avec un accent de passion dont frissonna tout mon être :

— Raymon, vous m'aimez !

C'était la première fois qu'elle m'appelait ainsi, mon cœur bondit comme s'il allait éclater ; en un instant, j'oubliai tout ce qui n'était pas Ermance, et, cédant à ces entraînements d'imagination que je prenais pour la voix de mon cœur, je lui dépeignis, en paroles enflammées, tout ce que j'avais rêvé, ressenti, espéré, souffert. La situation était romanesque ; elle s'accordait admirablement avec ma tournure d'esprit ; elle m'inspira, et je crois que je fus éloquent.

— Oh ! parlez ! parlez toujours ! que je connaisse enfin l'amour véritable ! murmurait Ermance de temps à autre ; et moi, fier et heureux de lui tenir un langage que Frédéric, je le savais, ne lui avait jamais tenu, m'exaltant, m'enivrant moi-même de ces expressions passionnées qui débordaient de mes lèvres, je donnai à madame Daubray, pendant cette heure rapide, le plaisir délicat d'être aimée par un poète.

Peut-être mon exaltation l'avait-elle gagnée, peut-être la jalousie l'égarait-elle. Le fait est que, mettant une main sur ma bouche, comme si elle se sentait brûlée par le feu de mes paroles, elle me dit à voix basse :

— Raymon, si tu le veux, que rien ne nous sépare plus !... Dérobons-nous à ce monde où les cœurs sensibles ne trouvent que souffrances et amertumes... Allons chercher une solitude où s'effacent les souvenirs, où tombent les barrières !... Partons, fuyons ensemble !

L'étourdissement du bal, les scènes successives qui venaient de se passer sous mes yeux, l'ivresse où je m'étais plongé moi-même par mes déclarations passionnées, ce lointain mirage d'amour, de bonheur romanesque, cette chimère longtemps caressée et qu'il dépendait de moi de saisir, tout, en ce moment, me frappait de vertige ; je saisis avec transport la main de madame Daubray, et je lui dis :

— Oui, fuyons !

— Mais alors, tout de suite ! reprit-elle emportée par cette exaltation fébrile : tout de suite ! que le jour en se levant, ne me trouve plus à Paris ! Que je ne revoie plus cet homme !... Non, non ; Raymon, si tu m'aimes, empare-toi de ce moment comme de ton bien ! Ne me laisse pas réfléchir ; laisse-toi aimer, voilà tout !... Demain, je ne voudrais plus ; aujourd'hui, je te le répète, fuyons ensemble ! sortons de Paris dans une heure !

Alors, avec cette lucidité bizarre, cette rapidité d'intuition qui accompagne les résolutions extrêmes, nous arrangâmes ce projet insensé.

Il n'était encore que minuit, et madame Daubray ne doutait pas que son mari ne restât au bal jusqu'au matin. Il fut convenu qu'elle irait m'attendre chez elle ; que je me procurerais à la hâte une voiture et des chevaux de louage qui nous conduiraient jusqu'au premier relais.

Elle était sûre de sa femme de chambre, elle ferait, avec son aide, les paquets indispensables, ne voulant emporter que le strict nécessaire. Pendant ce temps, j'irais chez moi, je rassemblerais les habits, le linge, l'argent dont j'avais besoin. Une fois

que tout serait prêt, je ferais conduire la voiture à l'angle de la rue Bellechasse, et je viendrais, sous les fenêtres de madame Daubray, fredonner l'air de Cimarosa : « Pria che spunti ! » Ce serait le signal ; elle descendrait ; nous monterions en voiture ; nous sortirions de Paris par la barrière de Charonton, et nous irions en Italie.

Notre plan bien tracé, nous fûmes vite hors de l'Opéra ; j'accompagnai Ermance jusqu'à son hôtel ; puis je revins d'un pas rapide. Toute volonté, toute réflexion était suspendue en moi ; j'agissais, comme dans un rêve, obéissant à une force mystérieuse qui me poussait en avant.

À quelques minutes de ma porte, était un loueur de voitures, qui restait sur pied toute la nuit à cause des jours gras. Je fis marcher avec lui. Il me céda une berlina de voyage, et consentit, pour quelques louis, à me louer deux chevaux qui me conduiraient jusqu'au premier relais, et que le cocher lui ramènerait. Je lui dis qu'il me fallait le tout dans une demi-heure. Je courus ensuite chez moi : m'enfermer dans ma chambre, remplir ma malle des premiers objets qui me tombèrent sous la main, réunir quelques bijoux que je pensai pouvoir m'être utiles, fut l'affaire d'un instant.

Mon passe-port, où j'étais inscrit avec ma femme, pouvait me servir pour Ermance et pour moi. Je regardai de tous côtés comme un homme qui cherche s'il n'a rien oublié, et je me souvins alors que mon argent et mes billets de banque étaient dans la chambre de Delphine ; l'intelligence parfaite avec laquelle elle dirigeait les dépenses, et mon insouciance d'artiste, nous avaient fait contracter cette habitude.

Je me dirigeai donc vers sa porte, en marchant sur la pointe des pieds ; je l'entr'ouvris doucement, et j'entrai. Tout, dans cette chambre, respirait le calme et la pureté de la femme qui l'habitait, la laideur du papier et des tentures disparaissait sous les grandes ombres que projetaient mon bougeoir et la veilleuse qui brûlaient près de son lit, ces veurs incertaines éclairaient seulement quelques gravures de piété que nous avions achetées pour Maleraygues, et que Delphine, en attendant, avait placées en face de son chevet.

Un bénitier, formé de deux anges enlacés et tenant dans leurs mains la conque bénie, était suspendu à son alcôve ; tout auprès, un rameau de buis desséché et un crucifix. Tout cela ne m'apparaissait qu'à travers une voile, les ondulations de la lumière répandaient tour à tour l'ombre et la clarté. Mais la veilleuse immobile sous son enveloppe d'albâtre, concentrait sa pâle et douce lueur sur Delphine endormie ; sa flamme discrète caressait les harmonieux contours de ce frais visage, et donnait à ce sommeil pudique une grâce ineffable.

Je m'arrêtai au milieu de la chambre, comme si des fumées d'ivresses se dissipaient tout à coup en moi. Je contemplai ce front si pur, j'écoutai cette respiration égale et paisible. Quelques minutes se passèrent ainsi ; mais quel que fût le jour nouveau qui se faisait dans mon cœur, je me disais que j'étais trop avant pour reculer, qu'Ermance m'attendait, qu'elle me regarderait comme un lâche ; et déjà je m'approchais du bureau où l'argent était enfermé, lorsque, ramenant une fois encore mes yeux sur Delphine, je vis soudain un sourire d'une douceur céleste, le sourire d'un rêve envoyé par Dieu, passer sur son visage et entr'ouvrir sa bouche vermeille : en même temps, ses lèvres remuèrent, et quoiqu'il s'en échappa un imperceptible murmure, le silence de cette heure me permit d'entendre ces mots.

— Raymon... Raymon... je crois que je suis...